

# 1

Je pensais que tout, absolument tout, disparaîtrait avec l'annonce de la catastrophe. Il m'a fallu du temps pour comprendre que non. Certains de mes collègues n'ont pas le même avis que moi. D'autres ne mangent plus depuis longtemps : ils veulent mourir dans le bunker et ne plus nous entendre parler à côté d'eux.

Je sais au fond de moi que dans le lot des gens ici présents certains ne croyaient pas à l'apocalypse nucléaire et encore moins à celle déclenchée par un tremblement de terre : ils avaient un petit sourire aux lèvres hautain quand nous commencions parfois à aborder le problème l'air de rien, entre nous, lorsque nous nous croisions à l'occasion de divers salons du livre ou autres vernissages. Aujourd'hui, ils sont muets, ils ne sourient plus, et ne veulent même pas mourir. Ils sont coincés entre un immense désarroi et la peur d'y rester pour de bon. Leurs livres, si je me souviens bien, portaient déjà ces stigmates de la frilosité. Je n'ai jamais pu les lire jusqu'au bout.

Ce que je veux dire par disparition complète, c'est la voix intérieure : elle est toujours vivante, impossible à

taire. Quoi qu'il se passe, elle me porte là ou ailleurs. Aujourd'hui, elle est encore plus tenace. On dirait une machine à coudre en train de fabriquer un discours bien chaud pour la fin. Un discours qui une fois mort n'aura servi à rien. Elle est là l'angoisse de mes amis auteurs et artistes. Les caméras ne sont plus devant eux, devant leurs mots, leurs œuvres et leurs postures répétées des milliers de fois et leurs statuts stylés postés sur les réseaux sociaux. Non, ils ne peuvent plus récolter tous les *likes* qu'ils attendaient matin midi et soir, connectés en permanence. L'insomnie d'hier n'a plus rien à voir avec celle d'aujourd'hui. Être enfin ensemble sans cinéma à exhiber leur fait mal aux tripes : ils gerbent régulièrement tous les jours dans les W.-C. du bunker pendant que d'autres sont figés sur leur chaise, les yeux grands ouverts, alors que les livres qu'ils ont écrits ou les tableaux, photos, sculptures qu'ils ont créés étaient très beaux et à l'époque m'avaient éclairé sur moi-même. Tout semble chamboulé. Les êtres changent, les masques tombent, la cire fond, et tous ensemble nous patissons sur ce qu'il nous reste à vivre, obligés de nous arranger avec nous-mêmes, sans compter sur personne.

J'irai jusqu'au bout de ce carnet et quand il sera rempli je poursuivrai dans ma tête. Jusqu'à ce que je la perde faute de liberté et d'échos. Pour l'instant je vis sur ma réserve. J'ai toujours été ainsi, je crois, à puiser très loin dans mon for intérieur cette masse informe née en même temps que moi que je sentais croupir dans mes rêves. Une fois le puits tari et la matière sculptée, je

laissais au temps – par je ne sais quel contrat tacitement reconduit – l’initiative de prendre les choses en main.

Désormais il n’y a plus de temps, il est uniforme, n’a jamais existé sans doute que dans nos découpages d’êtres mortels et d’artistes chipoteurs. Et je me retrouve dans ce bunker à creuser encore en moi cette boue accumulée depuis des années de façon à ce que sortie de mes entrailles, elle soit plus facile à travailler.

— Je ne sais pas comment tu fais, me dit Paul, mon vieil ami poète. Écrire ne sert plus à rien maintenant que nous allons mourir.

— Pourquoi, avant tu étais immortel ?

— Disons que j’écrivais pour être lu, tout en sachant que du jour au lendemain je pouvais mourir subitement.

— Alors quelle différence avec aujourd’hui ? N’étais-tu pas dans un autre genre de bunker avant la catastrophe – certes plus confortable, plus éclairé, moins seul mais aussi oppressant, assailli de contraintes et d’obligations de toutes sortes à honorer en ayant la sensation parfois de ne pas voir le jour et d’être sur le point d’étouffer avec tes certitudes de poète désireux d’être lu ?

— Il n’y a pas que mes certitudes de poète d’être lu comme tu dis, mais aussi mon immense espoir, même illusoire, de vivre un jour dans un monde meilleur auprès des miens. Aujourd’hui tout ça c’est fini et bien fini.